L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 22 AVRIL 1847.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
MAGNE & WEISSE,
No. 81 rue de Chartres, et No. 13 rue du Camp.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 22 AVRIL 1847.

La popularité du general TAYLOR éclate sur toutes les points de l'Union à la fois; son nom semble voler sur les ailes de quelque télégraphe électrique dont le choc se fait sentir au cœur de tous ceux qui savent aimer la véritable grandeur, unie à la simplicité antique. Tandis que la Pennsylvanie prend l'initiative des nominations générales, on remarque dans tous les autres Etats des signes particuliers qui ne sont pas moins infaillibles. De ce côté parte, les journaux whigs, les journaux neutres, arborent la bannière du brave "Rough and Ready"; quelques feuilles locofocos même se sont hazardées à faire autant, et bon nombre d'autres voudraient bien, mais en attendant sûre, avoir la permission de suivre un aussi bon exemple; mais une sorte de respect humain les retient; elles se croient tenues d'attendre le mot d'ordre du parti. Ces feuilles bien disposées sont en général celles qui ne sont point placées dans les grands centres d'influence. Les chefs de file de la presse administrative sont peu capables d'éprouver cet élan généreux pour un homme qui est venu par ses hauts faits ruiner les espérances de leurs candidats en expectative; aussi, presque tous balancent, non sans quelqu'amertume, l'éclat qu'on fait du nom de Taylor, ou gardent un silence boudeur qui n'est pas moins significatif.

Le fait est que la candidature du héros de Buena Vista a pris durant ces derniers jours une tournure qui ne doit plaire que fort médiocrement à nos adversaires: elle est devenue singulièrement whig. Ces messieurs ne peuvent pas se faire illusion sur la portée que cela doit avoir. La popularité du general TAYLOR est une puissance contre laquelle toutes les intrigues et toute la discipline de parti viendraient infailliblement échouer; et ce sont des espoirs de la chance qui doit exister aux whigs, sur lesquels ils ont fondé leur ancienne sécurité.

Tant qu'une telle perspective est désormais pour les partisans des Polk, des Case, des Buchanan et des Buchanan; désormais aussi pour ceux des locofocos qui, sans avoir encore de préférence arrêtée, voudraient pour leur parti un candidat capable de triompher.

On sait que pour notre part nous n'avons nullement cherché à faire de la candidature de M. Taylor une question d'opinion politique; nous étions tout disposés à laisser cette élection se faire par le concours unanime de tous ceux qui aiment leur pays, whigs ou locofocos, mais évitions de réclamer hautement le general Taylor comme l'un des plus fermes adeptes de nos principes, afin de ne point refroidir à son égard l'enthousiasme qu'éprouvent pour lui tous ceux de nos adversaires qui ont le cœur bien placé; mais, malgré la réserve que nous y mettions, on comprendra sans peine que nous voyions avec une profonde satisfaction le whig ferme et modéré, mais d'un homme que, du moins, suivra partout, d'un homme qui présente l'accord bien rare de talents supérieurs, d'un noble caractère et d'une admirable modestie, d'un homme qui sera véritablement le digne successeur de Washington!

De Vera Cruz à Mexico — MM. Snell et Manourier, télégraphes, viennent de publier une carte qui vile et plus vit encore. Elle donne d'abord le "plan topographique du pays et des routes militaires de Vera Cruz à Mexico," puis le "profil" même de cet entre ces deux villes, en passant par Jalapa, Perote et Puebla. Ce double travail est exécuté avec un soin qui fait honneur à ceux qui l'ont exécuté; le "profil" fait admirablement bien apprécier la hauteur relative des différents points de la route; tandis que le "plan topographique" donne avec une exactitude remarquable la position des moindres villages, et même des hacendas. Cette publication vient pertinemment à propos, en ce moment où l'attention publique est tournée de ce côté; et nous la recommandons à ceux de nos lecteurs qui auront notre excursion dans les mêmes parages. C'est le meilleur complément qu'on puisse donner aux notes qui ont paru hier et avant-hier dans notre feuille, et que nous compléterons incessamment.

Le *Courier* d'hier soir contient le paragraphe que nous reproduisons ci-joint:

"ELECTION MUNICIPALE A NEW-YORK.—Les élections municipales ont eu lieu à New-York, et sont peu de jours nous en recevrons le résultat. Bien que notre (qui) ait une forte majorité dans cette ville, il est à craindre que la division qu'est une mère parmi les démocrates ne nous fasse éprouver une défaite. Jamais pareille division ne s'est vue dans aucun des rangs à New-York. Sur quinze cards, une seule n'en contient que deux ou leur ticket regulier sera soutenu avec quelque unanimité; et dans dix districts, on compte deux, trois et même quatre cartes contenant des candidats différents. Avec de semblables obstacles à surmonter, il faudra que notre majorité soit bien forte pour nous sauver d'une défaite."

Notre confiance est d'ordinaire si pleine de confiance dans ses triomphes à venir de son parti, que l'hesitation qu'il montre en ce moment nous paraîtrait volontiers un signe favorable pour nous ami, si nous ne savions pas combien il tient peu compter sur la ville de New-York.

VIRGINIE. — Les élections congressionnelles de la Virginie ont eu lieu aujourd'hui. Les journaux qui nous ont arrivé de cet Etat prouvent que la lutte sera chaude. L'Old Dominion a droit à quinze représentants. Il y a deux tiers les whigs n'en ont rien qu'un seul, M. Pendleton, ils ont cette année l'espoir d'en gagner deux ou trois. Les deux partis ont tous leurs efforts; car ils savent que le résultat pourra influer profondément sur la composition du prochain Congrès. Pour notre part, nous attendons peu de chose de la Virginie; c'est un de ceux qui sont vives au chariot politique de M. Polk.

B G THIBODEAUX.

La correspondance suivante a été échangée entre d'honorables citoyens et M. Thibodeaux, représentant au dernier Congrès. On verra que ce dernier est disposé à courir les chances d'une réélection, si les whigs le soutiennent. Il veut aussi faire cause commune avec les locofocos, ce qui est bien moins bon point, car M. Thibodeaux a toujours été un bible et digne représentant.

N'le Orléans, 7 avril 1847.

A B. G. Thibodeaux,

Cher monsieur, Ayant appris que le bruit court dans notre district congressionnel, que vous n'êtes point disposé à vous présenter de vous nommer comme candidat à la réélection pour le prochain Congrès, et pensant qu'il est dans l'intérêt du parti de faire promptement choix d'un candidat, dans le cas où vous ne voudriez pas accepter une réélection, nous vous exprimons respectueusement le désir de savoir si vous désirez être candidat pour la réélection.

Nous soulignons, comme notre opinion, que si vous désirez être réélu, vous devez ne présenter aucune opposition, et que nous engageron tous nos efforts pour assurer votre élection.

Respectueusement,

James G. Allen, Duncan F. Kenner,
B. N. Sompayrac, B. N. Porter,
S. Brou, R. C. Martin,
Felix Garcia, Winchester Hall,
Daniel Nettleton, Th. K. Shields,
A. C. Bailiff, J. Aubert.

PAROISSE DE TERREBONNE,
15 avril 1847.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 7 courant, par laquelle vous me demandez si je désire être réélu dans notre prochain élection au prochain congrès. Il est vrai, qu'au moment de mon retour chez moi, il y a quelques semaines, j'étais peu disposé à laisser mon nom parmi ceux de nouveau devant le peuple pour obtenir ses suffrages, mais la cause qui m'influençait alors, a cessé d'exister, et je suis maintenant prêt à déclarer que, si le vœu du parti whig de notre district congressionnel est que je sois candidat, je consentirai à vous mettre mon nom en avant; et si je vous dis, ce sera pour mon seul mérite d'orgueil sans mélange et de bonheur extrême, de songer que ma réélection est une approbation des services que j'ai pu rendre dans la position distinguée auquel m'avait élevé une première fois la bienveillance de mes concitoyens.

J'ai l'honneur, &c.:

BANNON G. THIBODEAUX.

A MM. James G. Allen, A. Sarpary, &c.

ECHOS—Quelques journaux du Nord nous ont apporté hier des lithographies politiques et autres, à propos de l'arrivée du *Washington Irving*. Ces paragraphes se résument parfaitement par cette phrase: "de 14 au 21, il ne s'est rien passé et il n'est rien arrivé d'intéressant en Angleterre." Les renseignemens sont à peu près les mêmes que ceux des arrivages précédents: l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre est établie; l'Espagne semble plus que jamais et on dépouille pour l'indépendance; quelques mouvements eut en lieu dans le Nord de l'Espagne; le Portugal est dans le même cas. Ah! pardon, il y a pourtant une nouvelle; le théâtre de Carlotta a été brûlé; il est plus convenable, plus pour des personnes exigeantes.

TARIF MEXICAIN.—L'éditeur de la *Patria*, M. E. J. Gonnez, vient de publier en langue espagnole le tarif des droits d'importation qui seront être payés à l'avenir dans les ports mexicains que les Américains occupent. Ce tarif forme une petite brochure, imprimée chez Potter et Joly, No 62, rue Toulouse.

POLKA EN SALON.—Le jeune Moreau Gottschalk donne personne de nous n'a oublié les brillantes dispositions qu'il possède avec beaucoup de talent à Paris de sérieuses études théâtrales auxquelles nous devrons vaqué durant un grand situation, a composé dernièrement pour piano une "Polka de salon" pleine de fraîcheur et d'élégance. Ce morceau, arrivé hier de France, se trouve chez Meyo, marchand de musique, rue du Camp, près de la rue du Canal; il sera bientôt entre les mains de toutes les personnes qui aiment le piano, la bonne musique et la polka; il en ce pas dire entre les mains de tout le monde.

Theatre d'Orleans.

Foule empressée et brillante, malgré le mauvais temps; monceaux de bouquets, couronnes et cadeaux, dans colmater les applaudissements, les acclamations et les frémissements d'un auditoire ébloui; et, trois mois triomphe, fleurs et pluvieux, voilà le bénéfice de Mme FLEURY JOLY, mardi soir.

Aujourd'hui CHARLES VI fait son apparition à la salle d'Orléans, avec un cortège splendide, assure-t-on, et des décorations du plus haut goût. L'on verra bien; mais ce sera sans doute à qui voudra voir le premier. La salle sera comble comme avant-hier sans doute.

VERA CRUZ.—Le navire *Elizabeth*, capitaine Denison, est arrivé hier de Vera Cruz, d'où il était parti le 8 courant. Il n'apporte aucune nouvelle que nous n'ayons reçue précédemment.

Parmi les passagers on remarque le colonel Bankhead, du 2e artillerie, porteur de dépêches et de trophées, qui se rend à Washington, en voyage par le general Scott; le lieutenant Armstrong, du 1er dragons; le lieutenant Rogers, du 2e dragons, et le lieutenant Murray, du 2e infanterie.

VOLONTAIRES.—Le vapeur *Ringgold*, capitaine McPherson, venant de Louisville, a amené ici la compagnie de volontaires du capitaine A. F. Churchill, elle est commandée en ce moment par le lieutenant J. E. Slaughter.

(*Communiqué*).

Nous allons commettre une indiscrétion, quoique nous espérons trouver son pardon, et révéler quelques détails intimes d'une fête de famille qui s'est donnée dimanche, le 18 courant, à l'asyle de la Société française de Bienfaisance et d'assistance mutuelle, de cette ville.

Cette société incorporée en 1843, dans un but uniquement charitable et utile, a pour objet au moyen d'une légère contribution mensuelle, de venir dans le trésor commun, de placer les sociétaires à l'abri des cruelles souffrances de la misère et du besoin, lorsque la maladie ou toute autre cause malheureuse privé l'un de ses membres des ressources ordinaires que lui fournit son labeur; elle resserre les liens qui unissent ceux que de communes malheurs ou une commune aspiration à la liberté ont conduit sur cette hospitalière; elle leur enseigne aussi à aimer cette terre qui leur offrit un asyle et les institutions qui les protègent, et le premier article du serment qu'elle exige du sociétaire, l'engage à obéir aux lois et à respecter les institutions du pays.

Fondée dans un tel esprit et administrée par des officiers capables et zélés, la société a vu s'accroître tous les jours le nombre de ses membres et se développer ainsi ses ressources et ses facilités de faire le bien. Tous les ans un banquet fraternel réunit tous les membres à la célébration de l'anniversaire de l'incorporation de la société, et l'ordre le plus parfait et l'harmonie la plus complète président à ces fêtes.

Cette année une circonstance extraordinaire a donné un peu plus d'éclat à cette cet élément. Le Président de cette modeste et charitable association, un homme que nous connaissons tous, dont chacun apprécie les talens connus et reconnaît les qualités plus précieuses encore du cœur, avait été appelé par ses concitoyens à une haute et honorable destination; il avait été chargé par la Législature de la Louisiane pour aller représenter l'Etats au Sénat des Etats-Unis, au moment où les plus grands intérêts y agitaient. Il avait accepté cette mission et il l'avait remplie avec un éclat que lui seul voudrait voiler. Sa voix n'était-elle entendue au Capitole après celle des orateurs les plus éminents et des hommes d'Etat les plus distingués de l'Union; elle avait été reçue par une foule immense et avec de nombreuses marques de bienveillance et de l'admiration, et le lendemain son nom retentissait d'un bout des Etats-Unis à l'autre. De retour parmi nous, il n'a pu échapper aux témoignages les plus flatteurs de l'estime et de l'admiration publiques, et la Société Française en montre jalouse de lui prouver aussi combien elle avait à partiqu'elle avait pitié à ses succès, et combien elle était sensible à l'honneur qu'il reflétait sur elle. La célébration du quinzième anniversaire avait donc été retardée jusqu'au retour de M. Soulé, de Washington, et le samedi de dimanche s'est ouverte sous sa présidence. Les travaux administratifs ont été suivis comme de coutume, plusieurs nouveaux membres ont été reçus et la journée a été consacrée par un acte de charité. Le vice-président de la société, l'estimable abbé Isaac a prononcé un discours plein d'action et des sentimens de la plus pure charité chrétienne, dans lequel il a rappelé à l'assemblée le but de l'institution qui est tout d'union, d'amour et de fraternité. Ce discours a été écouté avec le plus vif plaisir et le dépôt aux archives a été unanimement résolu.

Après la séance les membres, au nombre de près de cent cinquante, ainsi que quelques citoyens distingués qu'avaient été invités, ont pris place à un banquet, dont l'ordonnance faisait honneur aux soins du comité d'administration; et, à ce que les convives ont eu dignement apprécier les mets simples mais abondants dont la table était chargée, divers toasts ont été portés, tous empreints de la plus haute convenance. M. Bandaire, le secrétaire de la société, a adressé, au nouveau, au nom de l'assemblée, une allocution pleine de chaleur, dans laquelle il a exprimé les sentimens qui ont présidé à la fête, et a conclu en proposant la santé de M. Soulé. Cette proposition a été accueillie avec le plus vif enthousiasme, et M. Soulé y a répondu par quelques unes de ces paroles qu'il sait toujours trouver au fond de son cœur. Enfin l'assemblée s'est séparée, et chacun a emporté de cette fête les souvenirs d'une réunion à laquelle l'ordre, la décence, l'harmonie, la fraternité ont présidé leur plus grand charme.

LÉGISLATURE DE LA LOUISIANE

CHAMBRE DES REPRESENTANTS.

Mercredi, 21 avril 1847

M. Carrigan, du commerce du commerce, fait un rapport sur le bill du sénat, ordonnant que l'inspection des denrées soit désormais volontaire. Le rapport est défavorable au bill; on en ordonne l'impression.

M. Sandidge rapporte un bill pour incorporer le village de Shreveport. Ce bill est en troisième lecture.

M. Pike introduit des deux bills suivants, qui sont adoptés. "Acte pour autoriser l'inspecteur d'Etat à visiter les terrains inondés qui avoisinent la ville de la Nouvelle-Orléans et à rapporter le coût des travaux de desséchement." "Acte relatif aux bons municipaux."

Le bill relatif aux affaires réclamées dans le 3e district judiciaire, et le bill pour venir en aide à Bertrand Lacaze et B. St Aubin, h. d. c. l, réclamés de 1814-15, subissent tous les deux une troisième lecture et passent.

Le bill pour venir en aide à Robert Perry, exshérif de la paroisse Iberville, et le bill pour venir en aide à James Coyle, passent également après avoir été lus une troisième fois.

Le bill relatif à l'amélioration du bayou Crocodile est référé au comité des améliorations.

Le bill établissant un ferry sur le Mississippi, entre Bayou Sarah et la Pointe Coupee, est pris en considération et passe.

Les amendements introduits par le sénat dans le bill relatif à l'amélioration du Bayou Lapidere, sont pris en considération et approuvés.

L'ordre du jour appelle le bill du sénat qui rend l'inspection purement volontaire. Après un long débat, le bill est déposé sur le bureau à la suite d'un appel, à une majorité de 31 voix contre 24.

La chambre s'occupe ensuite du bill dons Pabi et est de protéger l'Etat contre toute perte qui pourrait résulter de l'émission de bons et faveur des banques hypothécaires. Ce bill est discuté pendant quelque temps, puis la chambre s'ajourne.

SÉNAT.—Le bill de la chambre réglant les devoirs du coroner dans les paroisses d'Orleans et de Jefferson, en la trois fois et passe avec quelques amendemens. Ces derniers portent que les frais d'enterrement seront désormais payés par la paroisse où sera trouvé l'enquête, et non par l'Etat.

Le sénat s'occupe ensuite du bill des revenus, tel qu'il a été amendé par la chambre des représentans. Plusieurs amendemens sont adoptés, d'autres sont rejetés.

Le sénat s'ajourne.

Chronique Locale.

ACCIDENT.—Mardi soir, un jeune enfant nommé George Freret, fils de M. Alfred Freret, jouait sur le balcon d'une maison de la rue Royale. Le pied venant à lui manquer, il fut précipité sur le pavé, et reçut de si graves blessures qu'une demi-heure après il expirait.

AUTRE ACCIDENT.—Un homme occupé hier matin à peindre la façade d'une maison, rue du Chartres près de l'enseignerie Dumas, a été précipité sur le pavé du haut d'un quatrième étage, et n'est pas grièvement blessé qu'on désespère de son sort.

VOL.—Le quidam Yanson a été hier les Allemands, rue de la Levee, et M. F. C. Allen, rue de Chartres, au préjudice de M. F. C.

Nous apprenons que Mrs. H. W. Wilder et R. Abell, étant parvenu dernièrement à prendre Guerrière, ce magistrat a libéré les transportés chez lui, quelque, plaisir, n'ayant du goût de contis eux.

PAGODES COUR DE DIRECT.—Les individus dont les noms suivent, et qui sont prévenus de vol, ont été condamnés hier à la Cour par entendu la lecture de leur acte d'accusation.—Samuel M. Hoop, James Hogan, John Dailey, John Morrison et Thomas Davis.—Ils en sont tous déclarés non-coupables.

Bill Johnson et William Hutchinson, accusés de tentatives de vol, ont été renvoyés pour un jugement. Le jury les a acquittés.

☞ Un journal de New-York résume de la façon suivante les nouvelles qui sont parties pour l'Angleterre par le paquebot du 16 courant:

"Le prochain paquebot qui partira pour l'Angleterre apportera la nouvelle que les Américains ont gagné la brillante bataille de Buena Vista, dans la position la moins favorable; que les Américains ont pris la ville de Vera-Cruz et le formidable château de St-Jean d'Ulloa; que les Américains ont ouvert les ports du Mexique au commerce neutre; que les Américains ont envoyé une flotte chargée de provisions à l'Irlande affamée; que le crédit américain s'est élevé dans le pays au milieu des plus grandes dépenses; et que le nouvel emprunt a été pris au-dessus du pair."

NEW-YORK.—Nous trouvons les trois paragraphes suivans dans le *Courrier des Etats-Unis* du 13 courant:

ARRIVÉE DE MME TABALTON.—Cette danseuse, dont les journaux de la Nouvelle-Orléans et de la Havane nous ont dit tant de bien, est arrivée depuis quelques jours à New-York avec M. Finart, danseur non moins distingué qu'elle. Mme Tabalton, que nous avons eu le plaisir de voir, est une jeune femme à la figure expressive, à l'œil plein de vivacité.

ARRIVÉE DES ITALIENS DE LA HAVANE.—La compagnie de l'Opera Italien de la Havane est arrivée hier sur la barque *Sutton*, partie de la Havane le 1er avril. Nous avons eu la visite de M. Villanino, directeur de cette compagnie, qui nous a composé de moins de 70 personnes, y compris chanteurs, choristes et musiciens, et qui possède, dit-on, des talents fort remarquables.

ARRIVÉE PROBABLE DE LA COMPAGNIE FRANÇAISE DE LA NOUVELLE ORLEANS.—Une lettre que nous a été communiquée leur nous fait espérer que la Compagnie Française de la Nouvelle-Orléans *pourrait bien* venir passer l'été à New-York. Des négociations sont ouvertes à cet effet. Nous n'en dirons pas davantage aujourd'hui pour ne pas trop faire venir l'eau à la bouche de nos lecteurs et surtout de nos lectrices.

NEW-JERSEY.—Les whigs obtiennent un avantage marqué dans les diverses élections municipales qui ont eu lieu dernièrement dans cet Etat.

IOWA.—Le nouvel Etat semble vouloir se ranger parmi les whigs: on pense qu'il a été un whig pour surmontandant de l'instruction publique; et il est certain que le 3me district judiciaire s'élu un juge whig.

WISCONSIN.—La nouvelle constitution ne paraît pas plaire au peuple. Les comité dont on confiait les retours se sont presque tous prononcés pour le reject de cette charte.

DISCRETION.—Les journaux de St Louis se plaignent du mystère que gardent envers eux les bureaux de dépêches que le general Kearney adresse au gouvernement. Un de ces envoyés est passé dernièrement encore dans notre ville, et il n'a pas été possible d'en tirer un seul mot.

☞ "St M. Polk, dit Prentice du *Journal de Louisville*, avec de fortes majorités dans les deux chambres du congrès, n'a point pu nommer le general Taylor aux sidres d'un lieutenant général! comment l'aurait-il de des commandes fortunées bien plus qu'à une disposition immédiate. Tous les événemens qui, dans un ordre de succession sans précédent, ont pendant douze années rétrécit l'Empire intérieur de lord Byron, étaient de nature à le blesser plus profondément. Sa position solitaire a son début dans le monde, le triste résultat de sa première passion, le mal-vaillant accueil à ses premières vers, la fin déplorable de son mariage, enfin, tout crée, ne produisant pas un désordre moins complet et définitif, devait provoquer une résistance opiniâtre. C'est ce qui arriva, et ce ne fut point une conséquence du caractère de l'homme, mais l'effet d'une cause extrême et imprévue. Byron finit par prendre au sérieux cette guerre de la société contre lui, et par croire que son inspiration ne prit de la vraisemblance, que le rejète, la n'était point la source naturelle de son talent. La qualité première, permanente, spontanée, incontestable de lord Byron, c'est l'esprit.

Ce ceci n'offense pas trop ceux qui se plaisent à voir, dans l'auteur de *Parisina*, le type de ce qu'il y a de plus fatal et de plus lugubre en matière, sur ce sujet le mieux intelligent, pour me servir de l'expression de Polidori.

Lord Byron, est profondément spirituel, en spiritualisant profond, comme on l'aurait mieux, mais spirituel toujours; spirituel comme Voltaire, ironique comme Gœthe, moqueur comme Méphistophélès lui-même (et c'est le seul Anglais qui l'ait été). Il se trouve le vrai comme le son grave. Ses écrits nous le démontrent assez: mais, au dire de ses vrais amis, quiconque ne l'a point entendu causer n'a aucune idée des ressources de son esprit; on vivaient dans l'intimité: à un lieu d'artifice continuel, où tous ceux qui l'approchaient étaient immanquablement par prendre le simple rôle d'écouteurs. Ses lettres, du reste, ne nous laissent aucun doute à ce regard, et nous ne connaissons rien de moins que plus charmant que la verve intarissable et étincelante qui les anime.

Nous n'entendons nullement avancer que Byron ne s'approche jamais du sublime dans ses œuvres sérieuses: il y a certainement, pour regrets dans le quatrième chant de Child Harold comme un des magnifiques efforts de genie humain; — mais nous cherchons à établir, c'est que ce sublime chantre du désespoir, dont on a fait un type sous les traits du barde de Newstead, n'existe que dans l'imagination d'une certaine école. Nous avons tout lieu de croire que, si l'auteur de Childe Harold n'a pas été gai, c'est que on applique aujourd'hui son nom, quelles étranges créations on prétend faire dériver des scènes, il tirerait énergiquement se prétendre dépendance. Lui, si plutôt à sortir ridicule partout, un seul plagiaire ridicule ait aurait ouvert les yeux, et à la première imitation d'un de ses héros il aurait certes condamné toute la race.

"Quelques années de plus, dit Carlisle, et on pouvait tout espérer de Byron, car il aimait le cœur du plus profond de son cœur, et il aurait pu le prouver plus que ses *Corsaires* et ses *Giaours* en étaient lors. Il le avait déjà, et plus d'un document montre que le sens critique: chez Byron, marchait de pair avec l'imagination; mais ses *Corsaires* et ses *Giaours*, comme nous l'avons dit, ne sont point de vrais ouvrages de son inspiration naturelle. *Don Juan* nous le montre, pour la prem ière fois, dans toute la splendeur et dans toute la vérité de son talent. On ne peut qu'en gémir, et que déplorer que il ne s'agit que de marcher en avant. La chose fut si bien comprise, même en Angleterre, qu'en 1821, pendant que la publication de *Don Juan* était encore en cours, on lit dans un journal de Londres, adressé à lord Byron, où se trouvent les passages suivans "Tenez-vous-en à *Don Juan*, c'est la seule chose sacrée que vous ayez écrite; et quand vous aurez publié tout ce que vous *Lara* oublies auront cessé même d'être, ne, ton vos propres expressions, les mêmes lien d'une heure, bonnes à conter aux pensionnaires.

"Je regrette, dans *Don Juan* comme de beaux ouvrages: *Don Juan* comme de beaux ouvrages, mais, pour le plus vif, le plus vrai, le plus intéressant et le plus poétique, et tout le monde pense la dessus comme moi: seulement ils n'ont pas le courage de le dire. Le front du prince Giffard s'est dérridé en le dégustant; M. Gooker se frottait les mains; le docteur Whitaker rait tout doucement; M. Milman soupirait; et M. Coleridge a emporté le livre dans son lit. On voit bien, continue le correspondant anonyme, que l'homme qui a pu écrire *Don Juan* ne peut être qu'un homme de premier ordre; de premier ordre comme poète et comme viveur, en maître, un spirituel pernicieux, irrésistible, charmant, méchant diable; et, par conséquent, le *Don* ne vend et ne vendra toujours, que qu'en ait dit notre ami John Murray. Ce qui rend apparemment extrêmement bizarre et inconvenant, c'est le style délicieux dont le poème est écrit, ce style facile, pétillant, varié, rapide et anti-hypocrite (*anti-humbug style*). Dix stances en valent toutes les pages de votre *Manfred*. Je ne vous connaissais vraiment pas avant de lire le *Don Juan*."

Nous dirons, avec l'auteur de cette épître, qu'on ne connaît réellement le génie de lord Byron qu'en lisant le *Don Juan* seulement le série de tous ses œuvres dans le même genre, que nous indiquerons plus tard; mais, pour le moment, revenons sur nos pas afin de reprendre le fil de notre récit.

Lord Byron, est profondément spirituel, en spiritualisant profond, comme on l'aurait mieux, mais spirituel toujours; spirituel comme Voltaire, ironique comme Gœthe, moqueur comme Méphistophélès lui-même (et c'est le seul Anglais qui l'ait été). Il se trouve le vrai comme le son grave. Ses écrits nous le démontrent assez: mais, au dire de ses vrais amis, quiconque ne l'a point entendu causer n'a aucune idée des ressources de son esprit; on vivaient dans l'intimité: à un lieu d'artifice continuel, où tous ceux qui l'approchaient étaient immanquablement par prendre le simple rôle d'écouteurs. Ses lettres, du reste, ne nous laissent aucun doute à ce regard, et nous ne connaissons rien de moins que plus charmant que la verve intarissable et étincelante qui les anime.

Nous n'entendons nullement avancer que Byron ne s'approche jamais du sublime dans ses œuvres sérieuses: il y a certainement, pour regrets dans le quatrième chant de Child Harold comme un des magnifiques efforts de genie humain; — mais nous cherchons à établir, c'est que ce sublime chantre du désespoir, dont on a fait un type sous les traits du barde de Newstead, n'existe que dans l'imagination d'une certaine école. Nous avons tout lieu de croire que, si l'auteur de Childe Harold n'a pas été gai, c'est que on applique aujourd'hui son nom, quelles étranges créations on prétend faire dériver des scènes, il tirerait énergiquement se prétendre dépendance. Lui, si plutôt à sortir ridicule partout, un seul plagiaire ridicule ait aurait ouvert les yeux, et à la première imitation d'un de ses héros il aurait certes condamné toute la race.

"Quelques années de plus, dit Carlisle, et on pouvait tout espérer de Byron, car il aimait le cœur du plus profond de son cœur, et il aurait pu le prouver plus que ses *Corsaires* et ses *Giaours* en étaient lors. Il le avait déjà, et plus d'un document montre que le sens critique: chez Byron, marchait de pair avec l'imagination; mais ses *Corsaires* et ses *Giaours*, comme nous l'avons dit, ne sont point de vrais ouvrages de son inspiration naturelle. *Don Juan* nous le montre, pour la prem ière fois, dans toute la splendeur et dans toute la vérité de son talent. On ne peut qu'en gémir, et que déplorer que il ne s'agit que de marcher en avant. La chose fut si bien comprise, même en Angleterre, qu'en 1821, pendant que la publication de *Don Juan* était encore en cours, on lit dans un journal de Londres, adressé à lord Byron, où se trouvent les passages suivans "Tenez-vous-en à *Don Juan*, c'est la seule chose sacrée que vous ayez écrite; et quand vous aurez publié tout ce que vous *Lara* oublies auront cessé même d'être, ne, ton vos propres expressions, les mêmes lien d'une heure, bonnes à conter aux pensionnaires.

"Je regrette, dans *Don Juan* comme de beaux ouvrages: *Don Juan* comme de beaux ouvrages, mais, pour le plus vif, le plus vrai, le plus intéressant et le plus poétique, et tout le monde pense la dessus comme moi: seulement ils n'ont pas le courage de le dire. Le front du prince Giffard s'est dérridé en le dégustant; M. Gooker se frottait les mains; le docteur Whitaker rait tout doucement; M. Milman soupirait; et M. Coleridge a emporté le livre dans son lit. On voit bien, continue le correspondant anonyme, que l'homme qui a pu écrire *Don Juan* ne peut être qu'un homme de premier ordre; de premier ordre comme poète et comme viveur, en maître, un spirituel pernicieux, irrésistible, charmant, méchant diable; et, par conséquent, le *Don* ne vend et ne vendra toujours, que qu'en ait dit notre ami John Murray. Ce qui rend apparemment extrêmement bizarre et inconvenant, c'est le style délicieux dont le poème est écrit, ce style facile, pétillant, varié, rapide et anti-hypocrite (*anti-humbug style*). Dix stances en valent toutes les pages de votre *Manfred*. Je ne vous connaissais vraiment pas avant de lire le *Don Juan*."

Nous dirons, avec l'auteur de cette épître, qu'on ne connaît réellement le génie de lord Byron qu'en lisant le *Don Juan* seulement le série de tous ses œuvres dans le même genre, que nous indiquerons plus tard; mais, pour le moment, revenons sur nos pas afin de reprendre le fil de notre récit.

En arrivant à l'abbaye, la première chose qui dut frapper son imagination, ce fut l'étrange résemblance des tous ancêtres, le fier lord; et peut-être ces ici que nous décrivons le véritable type de cette race de vagabonds illustres et de poètes sacrilèges dont l'auteur de *Harold* a peuplé l'Europe littéraire. Tradut devant la cour des pairs, en 1765, pour avoir tué un de ses voisins dans une rixe, son voisin et son parent, M. Chaworth, le fier gentilhomme s'aperçut, après cet événement, d'une certaine frisdeur dans le peuple de la part de la société. Pour éviter des affronts, il se retira dans ses terres, et, naturellement d'humeur fort morose, il tomba dans une misanthrope complète.

Si le remède le tuait pas, il, c'est ce qu'on n'a jamais su; mais on sait toutefois, et tant ces qu'il se repentit, ne se trahissait point par le ressentiment de son ancêtre. Il se ne contentait point de haïr les hommes, il voulait encore les tourmenter, et leur faire peur. Aussi, point d'histoire si ténébreuse, point de crime si épouvantable que les habitans de canton ne les enlisent sur le compte du nouveau chérubin; et, la

(1) Pendant son premier voyage en Grèce, il rencontre dans Athènes quelqu'un, le fils marquis de Sligo, et d'abord à Corinthe le fleuve Pénée, qu'il traverse à la nage, et le lendemain il arrive à Marathon, où il passe la nuit à la belle étoile. Il se rend à Thermopyles, et, le lendemain, il arrive à Lamia